

Tierra de nadie
de
Marc Villard

Javier Miranda fut poussé sans ménagement vers l'autocar par un flic de la Border Patrol . Il trébucha sur le marchepied du véhicule aux vitres fumées puis gagna une place côté couloir près d'Ortiz, membre d'un gang chicano de West L.A. Le garçon était tatoué de la tête aux pieds, arborant les insignes de son gang. Javier avait calé sa trompette sous son bras malgré les menottes entravant ses gestes. Puis le car prit la direction du mur-frontière de Tijuana. Ils avalèrent rapidement les 25 kilomètres reliant San Diego au no man's land situé entre la frontière et les quartiers nord de la ville. Avant d'y parvenir, Ortiz se pencha sur Javier.

- Comment tu t'es fait niquer ?

- Je jouais dans un club de Venice et un mec s'est fait buter dans les toilettes. Les flics ont raflé tout le monde et ils en ont profité pour évacuer les sans-papiers. Et toi ?

- J'ai grugé un américain sur un trafic de crack. Il avait un pote au LAPD, ça n'a pas traîné. Les gus de mon gang ont essayé de me faire sortir mais j'étais dans un vrai fortin et ils ont laissé choir. Tiens, on arrive.

Le mur métallique s'étirait sous leurs yeux. Le car US passa la frontière et les flics aux lunettes noires firent descendre leur cargaison en récupérant leurs précieuses menottes. Javier fit glisser sa trompette dans un petit sac de sport qui contenait les quelques vêtements qu'il avait pu sauver au moment de son arrestation. Les trente deux clandestins restèrent là, sous le soleil brûlant, hébétés, ne sachant trop de quel côté diriger leurs pas. Ortiz se rapprocha du musicien.

- Tu descends sur Tijuana ?

- Ca sert à rien, vu qu'on nous a supprimé les papiers. Les flics mexicains traquent les mecs comme nous, ils nous bouclent en taule pendant deux jours et nous relâchent pratiquement ici.

- Il me faut de la dope.

- Regarde en bas. Ce canal pratiquement à sec, c'est celui dans lequel se déversent les égouts de la ville. Il paraît qu'une centaine de camés vivent ici, sans papiers. Tu devrais pouvoir trouver quelque chose.

- On ne voit personne.

- Si. Vise le type qui nettoie le pare-brise de la Ford bleue, il saute dans le canal, il a du repérer des flics municipaux. Il va se planquer un moment.

- Comment tu sais ça ?

- Mon frère a vécu ici, dans la Tierra de nadie, pendant une année. Mais moi, je repasserai ce putain de mur. Ici, je ne pourrai jamais jouer la musique que j'aime.

- Alors, tu restes dans ce canal ?

- Oui.

- Je viens avec toi.

Le lendemain matin, Javier et Ortiz quémandèrent à Carlos un coin pourri dans l'un des tunnels d'alimentation du canal. Le mexicain vivait depuis quatre ans dans la merde, la

souillure et l'humidité. Son ancienneté lui valait de régner sur la centaine de clandestins ayant choisi cette zone de nulle part, évitant ainsi de retourner dans leurs villages, la honte au front, sans un peso en poche. Certains étaient malades et tous étaient camés.

- Les flics de Tijuana vous chassent jamais dans les égouts souterrains ? demanda Ortiz.

- Si mais comme ils sont précédés par les hélicos, on a le temps de se planquer ailleurs. Parfois, ils débarquent sans faire de bruit et on se retrouve à TJ pendant deux jours dans leur taule surpeuplée, dit Carlos.

- Et pour la came ?

- La blanche qu'on ramasse à Coahuila n'est pas bonne mais elle n'est pas chère. Tu peux te faire un peu de fric en lavant les bagnoles derrière la frontière, vers San Diego, ou alors tu organises un petit casse de nuit. On a des types des services sociaux qui nous donnent des seringues.

- On peut s'installer, alors ? demanda Javier.

- Oui mais ici personne ne vole personne.

Javier approuva du menton et transporta dans un recoin de tunnel son sac et sa trompette. Il rafla au passage une orange qui trônait dans une cuisine de fortune où le groupe des clandestins compilait ses larcins. La température culminait à 38 degrés et le musicien décida de respirer un peu l'air vicié du canal. Il agrippa son instrument et se prit à jouer Autumn Leaves à l'aide de sa sourdine. Une dizaine de mexicains, terrés dans l'obscurité, se rapprocha pour écouter cette musique qu'ils n'avaient jamais entendue. Ils restaient là, dans la poussière et la torpeur de la mi-journée, défoncés pour certains et catatoniques pour d'autres, à rêvasser sur la vie qu'ils pourraient mener aux US.

Javier avait 36 ans, une liaison à Los Angeles - Maria Cruz-, une petite taille et des cheveux brun bouclés. Il n'était pas question qu'il reste dans ce trou à rats mais il devait trouver une astuce pour repasser au Nord. Le bruit des rotors du premier hélico fit fuir dans les souterrains les dix crève-la-dalle qui l'entouraient. Ils rampèrent sur le sol spongieux en grognant. Javier prit leur suite. Ortiz, qui fumait à l'entrée du premier conduit, se rapprocha du trompette.

- Carlos peut me vendre trois grammes mais j'ai pas assez.

- J'ai une bouteille de whisky dans mes affaires, tu pourras en tirer quelque chose.

- Je te revaudrai ça.

Puis ils crapahutèrent un peu plus loin dans les ténèbres colonisées par les rongeurs.

Ce mercredi 7 juillet, le soleil ne parvenait pas à crever les nuages lourds de pollution plaqués au-dessus de Tijuana. Depuis trois semaines, Javier vivait sous terre et regagnait la lumière pour quémander quelques pesos sur l'échangeur de San Diego aux types en route pour le paradis

mexicain qui promettait, dans certains quartiers, des filles vicieuses et de la Tequila explosive. Il hésitait à sortir, peu encouragé par le ciel gris. Les brigades municipales n'avaient pas molli ce matin-là et, pour une raison inexplicable, n'étaient pas précédées des hélicoptères tonitrueux. Les flics en rangers débarquèrent dans les conduits humides et plaquèrent au sol une vingtaine de sans-papiers. Javier se laissa faire. Il connaissait la punition: 36 heures de garde à vue et libération à suivre. Il reviendrait. La taule de Tijuana séparait hommes et femmes qui, à l'image de Javier, circulaient sans papiers. Le directeur paradait devant les cages bourrées à craquer d'irréguliers, jouant au type sympa de nouveau face à de vieux copains. Javier, agacé par ces simagrées, s'était juché sur le lit supérieur de sa cellule et, trompette à la bouche, laissait flotter dans l'air surchauffé So What de Miles. Il attaquait une vieillerie de Chet Becker quand Hernandez, le directeur, se planta devant la cellule, jambes écartées.

- Viens là, mon garçon.

Javier se bougea en soupirant.

- T'es un sacré trompettiste. Tu sais jouer la musique mexicaine ?

- C'est pas compliqué.

- J'ai peut-être une solution pour toi.

Le lendemain, Hernandez fit sortir le musicien et lui présenta Huerta, un percussionniste qui avait fait ses classes avec El Albinio Divinio.

- On joue dans des bals, uniquement dans les villes autour de la frontière. Tu viens avec moi et mon orchestre et Hernandez se débrouillera pour te procurer des papiers. C'est mieux que le canal, non ?

- Vous ne savez même pas comment je joue.

- Je connais ton nom, Javier Miranda.

Le soir même, Javier tourna le dos à la Tierra de nadie et prit une piaule infecte dans le Coahuila, un quartier à putes de TJ.

Le travail n'était pas tuant dans l'orchestre d'Huerta. Le groupe se présentait comme un combo de mariachis évolués. Beaucoup de cuivres, une guitare aigrette et des percus pour faire bouger les popotins les soirs de mariages dans les haciendas huppées ou les gargotes de la région d'Hermosillo. Javier s'installait dans sa condition de survivant mais les accents du jazz lui manquaient. Faire tutut pour les poivrots endimanchés commençait à lui peser. A la fin d'une répétition, trois semaines plus tard, il descendit dans le canal pour retrouver Ortiz. Celui-ci se piquait maintenant dans les veines du cou. Il dirigea un oeil vague vers Javier et lui demanda de patienter dix minutes. Un peu plus tard, les deux comparses tiraient sur des cigarillos apportés par le musicien.

- Tu es content, tu joues dans l'orchestre et tu as des papiers, dit Ortiz.

- Non, c'est pas ce que je voulais. Je veux retourner aux States jouer ma musique mais on n'aura jamais de visa avec Huerta, il se contente des bals frontaliers.

- Le mur n'est pas partout aussi difficile qu'ici.

- Tu penses à quoi ?

- A hauteur de l'Arizona, le mur n'est qu'une sorte de barricade merdeuse. Il faut passer en soirée. Après, tu fais ta prière car les nuits sont glaciales dans le désert.

- Si je passe, je trouverai un moyen de te sortir d'ici. Tiens, je t'ai apporté un peu de fric. De l'autre côté, je peux prévenir quelqu'un pour toi ?

- J'y crois plus tellement. J'étais pas un cadon dans mon gang, ils ne bougeront pas pour moi. Et j'ai laissé choir ma famille, même ma soeur qui priait pour moi à l'église.

- Tu regrettes ?

- Non, c'est fait, on revient pas là-dessus. Bonne chance à toi.

Puis Javier regagna Tijuana, retournant dans sa tête des rêves de fuite victorieuse. Et le job reprit, apportant chaque semaine son lot de guacamole rance, de bières éventées et de noubas interminables. Des gosses jouaient dans la furia des noces et les adultes se frottaient sur des pistes improvisées dans des enclos poussiéreux. Et Huerta parla de Nogales. Dès qu'il eut prononcé ce mot, Javier sut qu'il était arrivé au bout. Nogales enjambe la frontière. Cinq kilomètres plus à l'est, le mur a disparu et les patrouilles américaines se risquent peu dans le désert sec infesté de serpents.

Ils partirent le samedi matin dans deux camions débâchés. Javier avait regroupé ses effets indispensables ainsi qu'une réserve d'eau et de fromage dans un petit sac à dos. Il s'agissait d'un bal donné en l'honneur d'une association locale soutenant de jeunes joueurs de base-ball. Les gosses choisis pouvaient parfois rêver à l'Amérique car, à Nogales, les lanceurs possédaient une sacrée réputation. A la fin du banquet donné en présence de l'orchestre, Huerta décida d'un break avant de lancer le bal de nuit.

Javier, sac sur le dos, sortit dans le soir bouillant. Il gagna le mur-frontière et courut comme un dératé vers la banlieue est de Nogales. Il avait potassé une carte géographique avant de partir. Son but, de l'autre côté, était Tombstone.

D'un coup, le mur n'était plus là. Il pénétra sur le sol américain, soulevé par une joie étourdissante. Au loin, les feux de Nogales-US rougeoyaient car aucun piton rocheux ne bloquait le regard. Peu pressé, maintenant, il progressa d'un pas normal en direction de Tombstone.

L'homme qui n'était pas pressé non plus se nommait Bill Dawson et appartenait aux Minute Men. Il se pencha sur le canon de son fusil et découvrit, dans sa lunette à infra-rouge, Javier Miranda progressant calmement vers ce que certains appellent la civilisation. La trompette lui tira l'oeil: il adorait la musique militaire.

Nouvelle initialement publiée dans Jazzman